

HOMMAGE À

CAROL DUNLOP & JULIO CORTAZAR



À bord d'un Volkswagen Combi dit « Fafner » | Carol Dunlop « L'Oursine » et Julio Cortázar « Loup »



LES AUTONAUTES DE LA COSMOROUTE NRF GALLIMARD, « DU MONDE ENTIER » — 2014

Les textes de Julio Cortázar sont traduits de l'espagnol (Argentine) par Laure Bataillon

Le journal de bord et les légendes des photographies sont traduits de l'espagnol par Françoise Campo

Les droits d'auteur de ce livre dans sa double version en espagnol et en français sont destinés au peuple sandiniste du Nicaragua

■ <http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Du-monde-entier/Les-autonautes-de-la-cosmoroute-ou-Un-voyage-intemporel-Paris-Marseille>

« D'AIRE EN AIRE : LES INDIENS DE L'AUTOROUTE »

PAR NATHALIE RIERA



« (...) ce sentiment de précarité toujours latent dans la rue, dans la voiture, dans l'ouvert et le multiple. » – [Les autonaves de la cosmoroute (ou un voyage intemporel Paris-Marseille – Nrf Gallimard, 2014 – p.51]

« (...) toi, Paul, tu m'as appris que les voyages devaient être des poèmes et que pour cela il fallait un dragon, celui qui entre les arbres me regarde écrire avec ses grands yeux de verre cannelé, prenant un repos bien mérité dans un parking plein d'oiseaux et de petites chenilles poilues. » – [Ibid., – p.261]



Le voyage intemporel Paris-Marseille de Julio Cortázar et de Carol Dunlop un jour de mai 1982 prendra la forme d'un livre de voyage pareil à celui des anciens explorateurs : aventure documentaire, *road trip* dans le monde le plus secret de l'autoroute. Le réseau autoroutier français n'a que douze ans depuis l'inauguration en 1970 de la première liaison Nord-Sud (Lille-Paris-Lyon-Marseille). Avec Cortázar et Dunlop en autonaves explorateurs l'autoroute se révèle comme une sorte de « terre occulte ». Voyage fertile en prodiges, « placé sous le signe du char d'Hermès (...) seigneur des routes, protecteur des voyageurs », à bord d'un Volkswagen Combi, le trajet totalise 65 aires avec deux arrêts par jour, l'année 1982, du dimanche 23 mai au mercredi 23 juin.

Le journal de bord est une somme d'éléments scientifiques, de descriptions topographiques, météorologiques et phénoménologiques, mais aussi entrelacs de notes, de dessins, de lettres et de photographies : l'Aire de la Biche et sa flore tropicale, l'Aire de Jugy et sa superbe orographie, le « ruisseau beethovenien » à l'Aire d'Auberives, le Parking de la Coucourde recensé pour être « l'unique parking de l'autoroute où il y ait des alouettes », etc.

La pratique de la réflexion scientifique dans un microcosme aussi fermé se veut un exercice de liberté, un *openfield* contre le bocage de la linéarité. Curieusement, l'environnement autoroutier s'avère plutôt récréatif que monotone et où le voyage prend un caractère « a-temporel et extra-spatial » :

« Monotonie des aires et parkings ? Ils nous paraissent de jour en jour plus variés, nous les éprouvons et les vivons comme des microcosmes où notre capsule rouge atterrit chaque fois comme sur des planétoïdes ignorés. » (1)

Nos deux protagonistes vont se rallier « à cette grande totalité impersonnelle » qu'est l'autoroute et où la réalité chaque jour se fait euclidienne dans « sa tendance à se constituer en figures qui, pour aussi peu intangibles qu'elles soient, ne s'en répètent pas moins obstinément ; ainsi, à peine le soleil a-t-il expédié son premier service à la Björn Borg et nous a-t-il placé sa grande balle jaune en plein parking que nous courons chercher de l'ombre et que le triangle arbre-chaaleur-voyageur se compose une fois de plus ici, tout comme en de nombreux autres points de la vaste sphère (...) Ici, tout est chaleur, ombre et arbre, une lente navigation arbre, une lente navigation immobile dans l'eau verte de l'aquarium végétal. » ((p.84) Ici, l'observation, dans sa mixtion réflexion et méditation, pourrait se comparer à une lente navigation immobile, où le regard écosse le territoire du vivant tout en faisant aussi le constat de ses propres limites :

« Mon arbre de cet après-midi n'a pas de nom, comme presque tous mes arbres ; je n'ai jamais su les distinguer, à part trois ou quatre, saule pleureur, peuplier, platane, chêne... et je crois bien que c'est tout. » (2)

Si l'activité humaine contribue depuis toujours à la réduction de la biodiversité et que l'aménagement d'espaces autoroutiers génère des nuisances à l'environnement, notamment par la stérilisation de surfaces foncières, par les émissions de polluants divers et par le morcellement des écosystèmes, pour nos deux *autonautes de la cosmoroute* certaines aires pourraient se confondre à des réserves ornithologiques, où les arbres sont des univers vibrant de vie, des arbres plein d'oiseaux qui ne sont en rien effrayés par les émanations d'essence et les fracas des véhicules :

« Car c'est bien un pays dont nous conquérons une à une les différentes provinces, à raison de deux par jours, plantant notre rouge drapeau fafnérien, dressant la cartographie nécessaire, inventoriant la flore et la faune (dans notre parking d'hier il y avait une telle quantité de corbeaux que nous avons cru un moment à une réserve ornithologique ; un peu plus tard, nous avons découvert quelque chose de pire, les fourmis... ». (3)

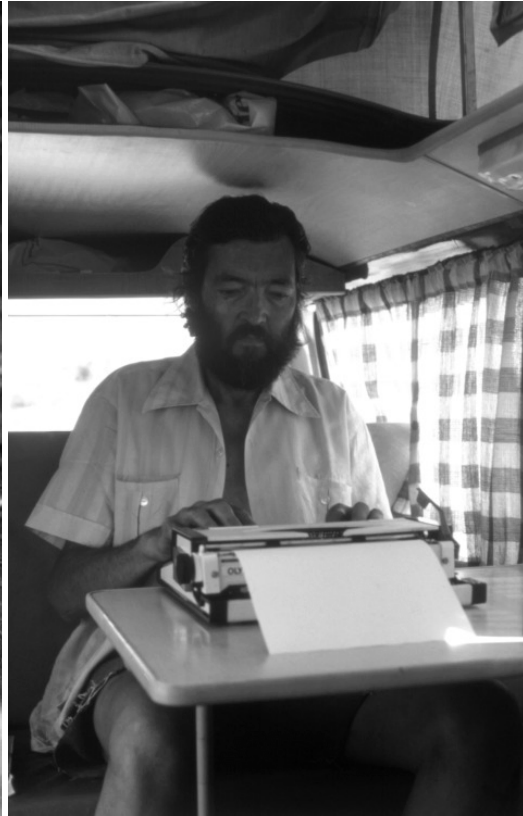
« (...) Un cycle a commencé, une métamorphose s'approche, les chenilles abandonnent leur ciel vert mouvant pour se risquer à l'aventure terrienne qui les attend en bas. Le tronc lui-même (je m'en aperçois à présent que je le regarde de près) est comme un Ygdrassil où d'étranges passages s'opèrent entre le haut et le bas ; d'un côté, une file de grandes fourmis noires monte jusqu'à la première branche à gauche et s'y perd, tandis qu'une autre, moins disciplinée, descend après un voyage qui ne semble pas lui avoir apporté les moindres vivres, à moins qu'elles ne les aient consommées sur place. Et quelle intention guide ce scarabée bleu qui avance en une lente spirale, comme un moine bouddhiste sur le chemin de la révélation ? Il disparaît derrière le tronc pour réapparaître quelques centimètres plus haut ; à ce rythme, il lui faudra bien deux bonnes heures pour atteindre la cime mais peut-être aura-t-il trouvé l'illumination. Une libellule vient de découvrir un jeu passionnant : elle plonge à travers le feuillage, zigzaguant à travers les obstacles à mesure qu'elle monte ou descend entre les différents plans de feuilles, s'amusant à multiplier un itinéraire qui ne paraît avoir d'autre finalité que celle de l'obliger à ne jamais se tromper dans ses calculs de distance. » (4)

1 *Ibid.*, (p.222).

2 *Ibid.*, (p.84).

3 *Ibid.*, (p.96).

4 *Ibid.*, (p.85).



Excursion sous le signe de la légèreté, les identités des deux explorateurs se mueront en Loup (pour Julio) et en Oursine (pour Carol). Le Volkswagen rouge n'y coupera pas, considéré comme le troisième explorateur de l'aventure il recevra les surnoms de Fafner ou Le Dragon. Les « Horreurs-Fleuries » désigneront les deux chaises-camping ou transats à grosses fleurs :

« Fafner, rouge dragon dévoreur de kilomètres, au long de tant d'années et de tant de pays, est à présent un docile éléphant immobile qui ne se déplace que dix ou vingt minutes par jour et reste ensuite placidement ancré sur ses quatre grosses pattes caoutchoutées... » (5)

Ce type d'expédition pourrait passer pour farfelu ou absurde, mais davantage qu'une simple échappatoire ou qu'un simple dépaysement, tout voyage est une autre fête de la vie, où l'on s'invente un autre rythme. Il en va alors d'une musique autre qui naît toujours d'une grandeur et de ce que celle-ci peut avoir de musical, c'est-à-dire d'émouvant. Avec Cortázar, clin d'œil au quatuor de Schubert et à la musique de Witold Lutosławski :

« Commencent les premières mesures, plaintives et graves, comme a dû commencer le monde un jour, une musique-douleur comme le paysage qui m'entoure, dont je suis violon et violoncelle : le grave s'interrompt comme une blessure que l'aigu inespéré guérit, puis c'est le lent, si lent et merveilleux unisson, l'harmonie se cherchant, accaparant les montagnes alentour... » (6)

« Lutosławski (...) est ce que j'écoute le plus et le mieux ces jours-ci. Il y a quelque chose dans son merveilleux quatuor à cordes, dans sa Musique pour treize instruments qui correspond admirablement à l'atmosphère sonore des parkings où la rumeur de l'autoroute est un simple fond sonore pour oiseaux, insectes, branches cassées, toutes choses qui respirent dans la texture de cette musique, même si les musicologues ne le pensent pas. » (7)

Il y a la musique mais il y a aussi la poésie qui d'aire en aire accompagne les lectures de Cortázar, dont le *Journal* de Paul Blackburn, l'ami poète disparu onze années plus tôt :

SOUVENANCE D'UN AMI. COMMENT, GRACE A CET AMI, FAFNER ENTRA DANS NOTRE VIE, ET AUTRES CHOSES QUI ONT TRAIT, ELLES AUSSI A LA POESIE.

5 *Ibid.*, (p.68).

6 *Ibid.*, (p.135).

7 *Ibid.*, (p.239).

« Il était juste et nécessaire que parmi mes lectures de voyage, j'emporte le Journal de Paul Blackburn, mon ami poète mort il y a plus de dix ans. Le Journal, édité par un autre poète nord-américain, Robert Kelly, contient les poèmes que Paul avait écrits dans les deux ou trois dernières années de sa si courte vie. Mais de fait, tous ses poèmes, tous ses livres antérieurs sont aussi un « journal » car ce qui donne à la poésie de Paul sa voix la plus profonde c'est que, délibérément, il ne fait pas de différence entre les thèmes communément appelés poétiques ou prosaïques ; comme celle d'autres poètes du groupe dit « de New York », la poésie de Paul est à la fois une connaissance et une transfiguration immédiate de l'expérience quotidienne : chats et mouettes, femmes et persiennes, avions et piqûres de guêpes, innombrables voyages en voiture, routes, granges, troubadours provençaux (qu'il aime et traduit admirablement), chambres d'hôtel et de motel, amours et distances, villes et pigeons.

Je dis que cette lecture (re-lecture en grande partie, car Paul m'avait donné beaucoup de ses poèmes du Journal) est juste et nécessaire dans le cadre de notre voyage, car l'origine la plus lointaine de cette expédition remonte au jour où Paul me révéla la merveille que pouvait être un dragon, frère jumeau de Fafner, et je compris qu'en chevauchant ce dragon-là, on pouvait découvrir d'une autre façon la terre, les plages et les bois d'Europe. Ce qui, du dehors, m'avait paru être une banale Volkswagen ouvrit sa caverne et me révéla ses richesses libératrices, le jour même de l'arrivée de Paul à ma maison de Saïgnon dans les vallons du Vaucluse pleins de lavande et d'amandiers. » (8)



Carol Dunlop, qui était la dernière compagne de l'écrivain, disparaîtra brutalement le 2 novembre 1982, quelques mois après ce joyeux périple. Ces quelques mots du Loup à son Oursine dans « Post-scriptum, décembre 1982 » :

« Je sais bien, Oursine, que tu aurais fait la même chose si c'était moi qui avait dû partir le premier et je sais que ta main écrit, unie à la mienne, ces derniers mots où la douleur n'est pas, ne sera jamais plus forte que la vie que tu m'as appris à vivre, comme nous sommes peut-être arrivés à le montrer dans cette aventure qui parvient ici à son terme mais qui continue, continue dans notre Dragon, continue à jamais sur notre autoroute. » (9)

MAI 2015 © NATHALIE RIERA (LES CARNETS D'EUCARIS)

8 *Ibid.*, (p.259/260).

9 *Ibid.*, (p.274).

**DE LA FAUNE ENTOMOLOGIQUE DES PARKINGS ET AUTRES
CONSIDÉRATIONS ÉCOLOGIQUES AINSI QUE DES POSSIBILITÉS
(ALÉATOIRES) D'ÉTABLIR UNE CARTOGRAPHIE DE LEUR FLORE
ARBORESCENTE.**

(EXTRAIT)

[...] Cartographie du pays d'un arbre : pourquoi pas ? Il suffirait d'une série de photos précises et de la patience d'aplanir ce qui est sphérique, comme Mercator, comme les releveurs de portulans, ici le nord ou l'est, ici le haut et le bas, les Everest ou les Méditerranée de l'arbre. J'imagine la carte de mon arbre avec ses signes conventionnels, son bleu, son vert et son blanc, son hydrographie, son nivellement, son orographie et pourquoi pas une ethnographie (entomologie et ornithologie). J'imagine le cartographe dessinant à l'échelle de la page le tourbillon sphérique de l'arbre, révélant les routes qui, du fût central, l'autoroute de l'arbre, tendent leurs bifurcations de part et d'autre, se divisent à leur tour en deux, quatre, cinquante, deux cents, mille huit cent quarante-quatre chemins secondaires qui se perdent en dizaines de milliers de sentiers, chacun avec ses champs verts, chaque feuille une parcelle du cadastre et, sur chaque parcelle, un propriétaire éphémère – comme ils devraient l'être tous – le moustique, l'araignée, la chenille, la coccinelle et même des êtres imperceptibles qui, dans des nomenclatures spécialisées, doivent bien avoir un nom mais qui ici, sur cette machine à écrire, tracent simplement de temps à autre l'image d'une bestiole infinitésimale qui avance vers les touches, hésite au bord, recule et se perd à la moindre seconde d'inattention, déjà oubliée, déjà néant. [...]

[Les astronautes de la cosmoroute (ou un voyage intemporel Paris-Marseille)
Nrf Gallimard, 2014 – p.87]

CAROL DUNLOP & JULIO CORTAZAR
**– LES AUTONAUTES DE LA COSMOROUTE (OU UN VOYAGE INTEMPOREL
PARIS-MARSEILLE)**
(NRF GALLIMARD – 2014)



■ SITE GALLIMARD

[HTTP://WWW.GALLIMARD.FR/CATALOGUE/GALLIMARD/DU-MONDE-ENTIER/LES-AUTONAUTES-DE-LA-COSMOROUTE-OU-UN-VOYAGE-INTEMPOREL-PARIS-MARSEILLE](http://www.gallimard.fr/catalogue/gallimard/du-monde-entier/les-autonautes-de-la-cosmoroute-ou-un-voyage-intemporel-paris-marseille)

Un jour de mai 1982, Julio Cortázar et Carol Dunlop prennent l'autoroute du Sud en direction de Marseille. C'est le début d'une aventure et d'un jeu merveilleux, à la limite de la légalité, qui se déroulent pendant trente-deux jours sur l'A6. Les protagonistes sont l'écrivain, sa compagne et un vieux Combi Volkswagen, rebaptisé pour l'occasion Fafner, comme le dragon légendaire de Wagner. À l'instar des navigateurs anciens, nos deux explorateurs tiennent un journal de bord détaillé où ils décrivent non seulement tous les aléas du voyage mais également la flore et la faune étonnantes qu'ils trouvent sur l'autoroute, ainsi que les pièges et les menaces les plus abominables auxquels ils doivent faire face : sorcières, gendarmes, agents secrets, camions sinistres d'origine inconnue qui les doublent dangereusement et essaient de les écraser. Mais rien ne les arrêtera, pas même les règles strictes du jeu auquel ils jouent en secret.

En fait, ils gagnent sur tous les tableaux, car les frontières entre rêve et réalité s'effacent graduellement au cours de ce voyage inattendu et poétique, qui devient au fil des pages une célébration sans fin de la vie. Jamais l'A6 n'a été un terrain aussi propice pour la littérature ni aussi fertile pour l'imagination : la tendresse, l'intelligence, l'amour et le rire se mélangent constamment dans les mille péripéties et mésaventures de ce livre joyeux, surprenant et unique.

CONSULTER [Julio se promène sur le Pont des Arts](#)

par Fernando Gaspar

| © <http://mexiqueculture.pagesperso-orange.fr/nouvelles3-fgaspar-fr.htm>

Julio & Carol

| © <http://www.cortazarmovie.com/>



TELECHARGER & IMPRIMER L'ARTICLE [D'aire en aire : les indiens de l'autoroute](#)

par Nathalie Riera

| © <http://lescarnetsdeucharis.hautefort.com/archive/2015/05/22/carol-dunlop-julio-cortazar-5626792.html>